

Un interlude à 500 balles
Expérience de poésie de poche



Marion Renauld
Val-de-Reuil | 22 septembre 2020

À l'heure actuelle, il existe quelque part cinquante billets de banque de 10 euro sur chacun desquels, au verso, trois ou quatre lignes ont été tapées à la machine à écrire pour faire un poème.

C'est très peu pour changer la donne, certes.

Se filmer en train de pisser dans un violon récolterait probablement plus de *like*, mais ça abîme le violon, qui n'a rien demandé. Brûler un gros bifton à la télé, *idem*. Et cool, en deux phrases un mot anglais, un latin. Encore que ça manque de diversité.

C'est une bête idée, une idée-cadeau ou révolutionnaire, c'est toi qui vois.

Ça se passe à Val-de-Reuil à la Factorie, Maison de poésie de Normandie sise sur l'île du roi, où j'ai été invitée pour une résidence d'écriture du 17 au 25 septembre 2020. J'ai pris la somme allouée à chaque poète sélectionné sur candidature spontanée, je l'ai divisée par deux, j'ai reçu cinq cents euro en billets de dix, sur chacun j'ai frappé trois ou quatre lignes pour faire mon travail et puis à la soirée de présentation de saison, vers 19h30 le mardi 22 septembre 2020, je les ai distribués aux gens.

Comme ça.
Sans discours.
Des sous.
Dessus.
Des mots.

Enfin disons que Patrick Verschueren, le directeur de la Factorie, a d'abord présenté le programme de l'année depuis l'estrade montée dans la large cour de gravier qui s'étale devant le bâtiment principal, une ancienne usine de pâte à papier au début du siècle, puis Jérôme le co-directeur a causé aussi, puis Patrick a repris le micro, il a introduit les deux autres poètes en résidence en même temps que moi et il m'a passé le micro. J'ai dit Bonjour, Merci à toutes et tous, j'ai raconté ce que je faisais ici depuis six jours, à savoir le matin aller taper des poèmes à la terrasse d'un café sur la dalle de béton qui fait office de place publique valiroloise et qui s'appelle la place des Quatre-Saisons, avec son supermarché Auchan et l'énorme oiseau rouge qui lui sert de visuel, son parking, ses panneaux de port du masque obligatoire dans la zone sur des grilles en métal, ses arbres plantés alignés cintrés par des poteaux en bois, ses pigeons et ses gens, à qui je donne les poèmes au fur et à mesure. Le bruit de flip-flap de leurs claquettes. Et l'après-midi, taper encore mais cette fois dans le jardin de la Villa Sally Mara qui me sert de lieu d'habitation, anciennement la maison de l'éclusier, taper des pages volantes, des pages carrées avec des feuilles cousues et d'autres feuilles pliées en huit pour faire

des livres, choses que vous pouvez trouver ici derrière vous dans l'armoire oubliée disposée dehors à côté du bar où Médéric assure le service. Et sinon je suis aussi venue pour faire ça, que je vais faire maintenant, merci encore et bonne soirée. J'ai rendu le micro à Patrick, j'ai sorti une enveloppe de mon sac, on m'a vu prendre quelque chose dans l'enveloppe et lui tendre et tendre la même chose à Jérôme et comme ça j'ai refait le même geste en descendant de l'estrade pour passer dans les rangs les uns après les autres. Heureusement qu'on était peu nombreux, pour tout le monde il y en a eu. Et ce paragraphe-là, c'est peu dire qu'il contient plus de problèmes que de grâce, mais on fait avec les cartes qu'on a en main.

Sans discours tu les donnes un par tête et dans ta tête, tu changes des billets de banque en billets doux, ou le nerf de la guerre en air d'amour. Allez tous bien vous faire des bulles.



En son temps, à savoir vers 1650, Savinien de Cyrano dit de Bergerac imagina une *Histoire Comique des États et Empires de la Lune* où les transactions se payaient en vers, formes sonantes et trébuchantes. On considère cet ouvrage comme le premier du genre de la science-fiction. Voici comment procèdent les lunaires, dont les poèmes retranscrits ne valent rien, mais seulement ceux de première facture :

« Quand on en a composés [des vers], l'auteur les porte à la Cour des monnaies, où les poètes jurés du royaume font leur résidence. Là ces versificateurs officiels mettent les pièces à l'épreuve, et si elles sont jugées de bon aloi, on les taxe non pas selon leur poids, mais selon leur pointe, et de sorte, quand quelqu'un meurt de faim, ce n'est jamais qu'un buffle, et les personnes d'esprit font toujours grande chère. ».

La législation terrestre et spécifiquement française reste assez floue sur ce qu'on peut faire ou non avec des billets de banque, qui sont en revanche très clairement définis comme propriété de l'État. Tu as le droit de les retirer du circuit monétaire, par exemple si tu veux les coller sur une toile pour créer un chef d'œuvre. Mais tu n'as pas le droit de les détériorer volontairement, ni de les transformer en supports de publicité. La question demeure de savoir exactement ce qu'on entend par « détérioration » et j'ai espoir que la poésie n'est pas de cette trempe-là. Quoique. Les billets endommagés à plus de 50 % de leur surface sont retirés de la circulation. Je me demande ce qui arriverait dans le cas où très précisément une seule face d'un billet serait noircie en totalité. Un 50 % tout pile ne paraît pas prévu. À bon entendeur, mais quel intérêt ? Signe des abysses dans lesquels nous plonge la main-mise du marché sur nos vies ? Symbole du sinistre néant de cette croyance collectivement partagée que suppose nécessairement l'effectif usage d'un bout de papier afin d'être pris pour de l'argent ? La moitié d'un symbole est morte, vive son ombre, ténèbres et lumières. L'art conceptuel a encore de beaux jours devant lui. Mais les concepts, au fond, jouent dans la même arène que celle du fric. La tête gonfle.

L'art économique est une branche des pratiques contemporaines esthétiques. Un exemple, l'Internationale Virologie Numismatique (IVN). À peu près depuis les années 1990 et Montréal, Mathieu Beauséjour s'attache à tamponner méthodiquement, en rouge en cercle et en lettres majuscules, la formule *Survival Virus de Survie* sur des dollars canadiens. Parallèlement, il répertorie les numéros de série des billets ainsi contaminés. La Banque du Canada procède, de son côté, à leur retrait en les brûlant. Des millions de billets sont pilonnés chaque année par les banques centrales, simplement parce qu'ils sont vieux. Mais ici, note Mathieu, « c'est le paradoxe des virus d'ultimement détruire les cellules par lesquels ils vivent et se perpétuent ». Voilà, sorties de route par infection. Dans *Imaginant l'économie*, Peter Dubé estime que « ces billets qui, inévitablement, doivent être supprimés parce qu'abîmés [hé, c'est un peu court], servent de fondement à son projet conceptuel, et bien qu'ils ne proposent véritablement aucune solution, ils

attirent notre attention [super] sur cet argent qui passe de mains en mains. Ces billets estampés marquent le début d'un travail de subversion de la normalité de l'échange, tout en questionnant la routine quotidienne de l'achat et de la vente. Mathieu contamine le médium d'un message. Il nous rappelle que derrière toute forme de médiation, il y a avant tout celle de l'échange de notre temps, de nos efforts, de nos idées et de nos vies pour cet argent qui nous permet à son tour de nous procurer davantage de médiation ». Est-ce qu'on ne tourne pas en rond ? Ou comment condamner ce qui déjà nous damne.

Argent. Art gens.

En 2002, dans le cadre d'un événement culturel lors duquel les mondes de l'art et des affaires doivent collaborer pour produire une œuvre, Nedko Solakov, un artiste bulgare, propose une performance intitulée *The Deal*. On est à Herning, ville prospère d'un peu moins de 90 000 âmes au Danemark. Poliment, on suppose, Nedko demande à Hyldgaard, le chef du département de la commission du Herning Institute of Business Administration & Technology, de retirer une partie du budget alloué au projet, à savoir 1000 couronnes, pour les convertir en dollars dans une banque locale. En euro, c'est un peu plus de 100. Il répète la conversion, des dollars en couronnes en dollars couronnes dollars couronnes *et cætera*, jusqu'à ce que l'argent fonde complètement, englouti dans les commissions et autres taux de change. Pendant ce temps, quelques uns des meilleurs étudiants du *Business Institute* observent le procédé et prennent des notes. *Business as usual, bis repetita (non) placent*. Au Danemark, le salaire mensuel moyen est de 3000 euro, tandis qu'en Bulgarie, il représente à peine cinq fois la somme de ce petit jeu drolatique, quand un peu plus d'un cinquième de la population vit sous le seuil de pauvreté. Et alors. En 2007, le jury de la 52^e Biennale de Venise lui décerne une mention honorable pour saluer les liens que Nedko, dans son œuvre aussi graphique que protéiforme, aussi vindicative qu'humoristique, tisse magistralement entre « culture, politique et représentation symbolique ». Ici l'argent est mort, vive les notes. J'ignore ce qu'ils ont écrit, ces brillants étudiants, mais cela s'est probablement conclu sur un point. Pas trois points suspendus, pas même quelque chose après la virgule, pas trois fois rien. Rien. Nihilisme de fin de règne.

On ne se marre pas tellement.

À chaque fois que j'ai donné un billet, j'ai souri.

Il faut remonter au 24 août 1967 pour se fendre la poire à gorge déployée. À la Bourse de New York City, action des Yippies. Ils sont des dizaines, dont Abbie Hoffman et Jerry Rubin, à avoir réussi à entrer dans le bâtiment jusqu'à la galerie des visiteurs qui surplombe la salle des marchés. De là, ils jettent par poignées des billets aux traders excités, plus ou moins ravis. Les versions sont discordantes : on parle de vrais et de faux

billets, de billets de 1 dollar, de trente ou quarante à quelques trois cents. Ce qui concorde est le rire général des yippies. Ça sent la bonne blague, généreuse, féroce et tendre, le « geste d'amour » qui détruit seulement ce qui devrait un jour être bel et bien abandonné parce que, bon, nous sommes beaucoup trop tendus. Le *burn-out* point. On imagine voler les petits papiers dans l'euphorie instantanée. Devant le bâtiment, après s'être faits déloger par les gardes, on s'est rassemblés en cercle et on a crié « *Free ! Free !* ». L'argent n'est pas mort, mais il est *fun*. Abbie allume le coin d'un billet de 5 dollars, quelqu'un le juge dégoûtant. Discordantes sont les valeurs. Et la galerie des visiteurs resta fermée le temps d'installer une vitre entre nous et eux. Le trésor public n'est pas public et dans la société du spectacle, les rôles sont distribués en fonction de l'épaisseur du porte-feuille. À chaque automne, un peu partout, des millions de feuilles mortes sont brûlées sans aucun signe de protestation.



Le problème n'est pas l'argent mais à qui il profite. On sait tout ça.

Le problème tient à la valeur des signes.

Le problème tient à la relation de congruence entre la valeur donnée à l'argent et celle accordée à son détenteur. En négatif : pas d'argent, pas d'existence, pas de droit à l'existence, pas de dignité, de légitimité citoyenne, de droit au chapitre, pas d'estime, rien, *nada*. La possession matérielle dicte les droits des gens. Être démuné est être privé.

Pourquoi donc êtes-vous pauvres ?

L'élévation spirituelle, s'il vous plaît. L'art considère sa portée marchande, on l'apprécie à proportion de la défiscalisation qu'il permet. On sait ça. Et l'appât du gain, plus que le besoin vital, dicte l'usage et la circulation des espèces.

Espèce d'espèces.

Plus tard, une fois rentrée chez moi après la résidence, je suis tombée sur un passage de *La Bataille d'Occident*, par Éric Vuillard. Éric raconte la première guerre mondiale, les trusts entre les militaires et les industriels, ce qu'on oublie quand on consomme et qui pourtant a évidemment le goût du sang versé, pas que du liquide. Les flots rouges du ruissellement libéral, de la mer dorée, du lac des chiffres noirs. Quelle ironie. Les barrages n'existent pas pour les fleuves monétaires. Je ne me noierai pas dans cette métaphore, juré-je ici en épousant l'alexandrin. La phrase :

« Les billets sont de petits mots doux que les chefs d'États et les banquiers envoient par centaines de milliers aux peuples par amour. »

Au moment où j'étais en train de descendre de l'estrade pour aller vers les gens avec mon enveloppe pleine à craquer, Patrick n'avait pas pu s'empêcher d'ajouter Faites circuler la poésie, elle en a bien besoin, nous en avons tous besoin. À quoi j'avais quand même crié Faites surtout ce que vous voulez, s'il vous plaît *Free ! Free !* Faites ce que vous devez, aussi. Ce qu'il faut pour que. Mais je n'ai rien vu de la façon dont ça a été reçu, doigts après doigts, trop prise dans l'hypnotique application de ma distribution. Médéric m'a raconté. Alors certains l'ont juste immédiatement dépensé pour de la bière, et Médéric les lisait avant d'encaisser, il y a celui qui l'a trouvé plus petit que les vrais, celui qui l'a déchiré en étant sûr qu'il était faux, un autre traînait sous un cendrier en fin de soirée et il y a Marine, une des deux poètes en résidence, qui a rigolé en me disant C'est ça, en fait tu nous montres que ça n'est que du papier. Il y a ceux qui veulent l'encadrer, ceux qui le glissent dans la protection transparente de leur téléphone en le pliant pour pouvoir voir le texte, ceux qui se demandent encore ce qu'ils vont en faire parce qu'ils vont certainement en faire quelque chose de particulier. En tout, personne n'a refusé, et personne non plus ne m'en a donné un autre en échange. Quand on n'était plus que quelques uns dans la nuit sur la terrasse à discuter de ça, bien après le public,

après les verres, pendant les verres, on m'a demandé. Si je questionnais l'argent, ou la poésie. Si c'était insurrectionnel. Et pourquoi je ne les avais pas signés. Que j'aurais pu, que j'aurais juste dû faire un billet de cinq cents. Je ne suis pas si riche. J'ai besoin de manger. Mais où vont les subventions allouées à la culture ? On s'était aussi raconté que peut-être j'avais braqué une banque, à quoi j'ai répondu que oui, il y avait quelque chose de comparable à l'expropriation de biens, par l'action directe, mais que non, rien d'illégal je faisais. Que c'était ça, l'idée bête, pourquoi personne n'écrit sur ses billets. Comment on accepte d'avoir l'État dans nos poches, d'être ses dociles promoteurs, de nous laisser traverser sans broncher pour à côté défendre haut et fort les liens humains, le beau, le bien et la liberté d'expression. Dans les cases. On était dans les cases, on se rendait nous-mêmes inoffensifs et on se vantait d'être rebelles. Il y avait Vîrus, aussi, un type qui rapportait les *Soliloques du Pauvre* de Jehan Rictus et que j'ai aimé entendre, dont j'ai aimé les paroles comme ça à la table dans la nuit, dont j'ai aimé la colère tranquille, claire et pesée et qui disait qu'il fallait réfléchir, que c'était fait pour réfléchir. Et quand Jérôme est allé chercher le billet abandonné sous le cendrier, le prendre pour le donner à sa fille, voir comment elle réagirait, avant qu'il le fasse disparaître dans sa veste, Vîrus a dit Et donc, s'ils sont tous uniques, je peux lire ? Ils sont tous uniques, on ne tamponne pas de la poésie de poche. Et tous se sont prêtés le leur, de mains en mains, et chacun trouvait un sens à celui qu'il avait reçu.

La semaine dernière, j'ai demandé à Vîrus ce qu'il avait fini par en faire, de son billet. Il m'a répondu Je l'ai gardé pour son simple potentiel à resurgir en conversation et à faire débat. J'ai entendu qu'un autre avait été photographié avant d'être utilisé, et posté avec un mot pour lui, Au revoir petit billet, j'espère qu'on se reverra un jour.

Parce que bon, nous sommes d'accord, l'homme c'est du pain et des jeux. Et des symboles, ajoute Fred Vargas. Où les dieux se contentent de fumées et où les bêtes se repaissent du cru, du brut, simple et direct, inapte à la métamorphose, l'homme est le seul à cuire les choses. Il les transforme par le feu, volé par Prométhée avec la justice, et puis il les dévore pour après plaisanter le ventre plein, se divertir. À l'origine, le divertissement signifie le détournement d'argent public. Mais en-deçà des symboles, en-deçà des jeux et du pain, il y a avec qui on le rompt, compagnon, et ce que donc on décide de faire des miettes. Voilà encore un tour de métaphore. Attention, chaque miette est pépite, par les twists de l'esprit. Nous mélangeons les cartes. Alors ça me rappelle un quignon pourléché dans un roman de Gonçalo M. Tavares publié en français deux ans après sa sortie, avec un sous-titre après deux points pour bien les mettre en les doublant, *Un voyage en Inde : mélancolie contemporaine, un itinéraire*. Je dis ça parce que ça n'est pas possible de faire ce qu'on veut chaque fois qu'on s'approprie le travail d'un autre. Parce que Vîrus m'avait raconté comment il ne pouvait pas faire confiance aux éditions Gallimard qui ressortaient ces temps-ci les *Soliloques du Pauvre*, en oubliant la

majuscule du Pauvre. Chaque détail compte. Comment on avait fini par tout faire en gros, nos *shows* de micros de PROJOS de mélos et nos egos, comment on comblait nos mots creux, les masses de blés qu'on fouettait à coup de Pousse-plus-vite pour toujours l'abondance et qu'on n'avait même plus envie de résister à l'évaporation du sens, qu'on se vautrait dans le confort du désengagement et quand on s'engageait, on vilipendait. Mais pour augmenter, en vitesse en taille en chiffres, on avait simplifié la base :

« Il n'est pas d'argent qui salisse les mains
Il n'est que des mains capables de salir cette nouvelle Bible
d'une seule page et nettement plus facile à lire: le précieux billet.
On a réduit les enseignements essentiels de dix mille pages
à dix mille dollars, ce qui est un progrès
autrement plus considérable que de descendre d'un avion et d'un escabeau
(même perfectionnés) sur la surface de la Lune. »

La bête idée d'écrire sur ces petites propriétés de droit régalien et non plus divin, certains l'ont eue. En 2013, des Tunisiens et des Espagnols gribouillèrent leur révolte sur des 5 ou 10 euro et les prenaient en photos pour ensuite les balancer sur les réseaux qui n'ont de sociaux qu'à n'avoir plus accès, qu'à s'être retranchés hors des espaces communs. Prolongation scripturale, et non scripturaire, d'actes de contestation réelle, printemps arabe, mouvement des indignés, problème de chômage des jeunes et prix du pain en Tunisie. L'homme c'est du pain pas cher et des jeux vidéos. *Free* veut aussi dire gratuit. Et encore, en 2017, pour franchir les frontières, quelques messages en faveur de l'indépendance de la Catalogne. De temps en temps, depuis, ça et là et à mains nues, des slogans contre le Capital, pour la Nature, du petit poucet militant, lettré, fort en com et éclairé. « Les choses qu'on possède finissent par nous posséder ». À Vîrus après j'avais répondu qu'on débat de ce avec quoi on se débat. Peut-être qu'avec ça on arriverait à se faire croire que les gens qu'on aime finissent par nous aimer. En tout cas. Gainsbourg lui-même n'a pas seulement cramé son billet à 74 % sur un plateau télé, à savoir la part de ses impôts sur sa grande compétence, impôts qui ne sont pas, avait-il précisé, pour les pauvres mais le nucléaire. Il en a aussi déchiré un, quatre ans plus tard, en 1988. Sur une moitié, a griffonné Merde, en-dessous à Bribri, puis signé. L'avait donnée à son amie Brigitte après avoir moqué sa coupe de cheveux pour qu'elle s'achète une brosse. Ah. La demie-coupure fut adjugée 5000 euro par Sotheby's en 2019, une maison de vente que venait de s'offrir Monsieur Patrick Drahi pour 3 milliards 700 millions de dollars. Oh. Donc 50 abracadabra billets changés en doux, ça n'est point gros.

souhaitons probablement
plus de beautés
ou moins d'emmerdements

En parlant d'armoire dans laquelle vous pouviez voir les pages volantes frappées l'après-midi sous le tulipier de Virginie qui ne fleurit qu'après vingt ans, que Patrick, pas Drahi, l'autre, n'a pas encore vu fleurir, qui a des feuilles en forme de tête de chat et dans lequel semble habiter un écureuil, charmant, on peut surtout penser que la poésie est nourriture ordinaire. Elle est d'ailleurs une marque de pâtées pour chat avec ses trois cœurs roses bien dodus mignons. Que la poésie est chose quotidienne, banale, dérisoire. Un poète habite le placard sous l'escalier dans un sketch des Monty Python qui date de 1969. Parce qu'« un poète est essentiel pour le confort complet d'une maison, et fiable toute l'année ». Récite l'inspecteur du Comité des Poètes des Contrées du Milieu de l'Est. Il espère bien en placer un dans chaque foyer d'ici un an. À la télévision passe une publicité, des voix chantent, remplies de muses : « les poètes sont propres que chauds et la plupart sont au-dessus de la norme, qu'ils soient ici ou qu'ils errent, ayez donc un poète chez vous ». Ô jonquilles sanglantes, soupire le représentant.



La photographie qui fait rêver et qui se trouve au tout début de cet interlude a été prise à Val-de-Reuil sur les grilles qui entourent le commissariat de police nationale. Par chance, les doigts d'où ruisselle un si dense et si sombre sang en grosse flaque inutile ne sont pas ceux qui permettent d'écrire. Les grosses coupures sont des clôtures coupantes. À moins que. Coups de cymbales, bruit de flip-flap.